Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

13 | 2008

Figures royales à l'ombre du mythe

L'empreinte des hommes illustres : lecture des blasons royaux du Livre du *Cuer d'Amour espris* de René d'Anjou

Sophie Poitral

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/1519>

DOI : 10.4000/questes.1519

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 15 janvier 2008

Pagination : 53-66

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Sophie Poitral, « L'empreinte des hommes illustres : lecture des blasons royaux du Livre du *Cuer d'Amour espris* de René d'Anjou », *Questes* [En ligne], 13 | 2008, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questes/1519> ; DOI : 10.4000/questes.1519

**L’empreinte des hommes illustres :
lecture des blasons royaux du *Livre du Cœur*
d’Amour espris de René d’Anjou**

Sophie O. POITRAL

Pour conquérir sa dame, la Douce Merci retenue prisonnière au Manoir de Rébellion, un chevalier du nom de Cœur entreprend un voyage qui le mène jusqu’aux rivages de l’île d’Amour. En ces lieux, il découvre un cimetière dont le portail est orné d’une série de trente écus accompagnés d’inscriptions et déposés en hommage au dieu d’Amour. Commence alors la lecture de ce décor mural par le chevalier, lecture retranscrite dans le *Livre du Cœur d’amour épris* composé en 1457 par René d’Anjou. Les figures ayant déposé leurs blasons sont des amants qui reconnaissent tous leur soumission face au pouvoir de l’amour. Un second point lie ces personnages : ce sont tous des figures de pouvoir militaire et politique.

Lorsque l’on replace l’œuvre dans le contexte historique et social qui est le sien en cette fin du Moyen Âge, on comprend mieux les enjeux sociaux et idéologiques auxquels René d’Anjou s’est confronté. Son œuvre prend naissance à la cour et se destine à ce même milieu : poète, artiste, mécène mais avant tout prince et guerrier, le « bon roi René » dédie son livre à Jean II le Bon, comte de Bourbon et d’Auvergne, dans les premières lignes de son texte. L’aristocratie et la chevalerie entretiennent des rapports intimes. Selon Philippe Contamine, cette dernière est au XIII^e siècle « un rite normal, obligé, par lequel devait passer tout jeune désireux d’entrer de plain-pied, sans hésitation ni contestation, dans le milieu

nobiliaire »¹. Il note qu'à partir du XIV^e siècle, la proportion des chevaliers dans la noblesse chute, alors que s'accroît le nombre de barons, comtes et ducs. À partir de la moitié du XV^e siècle, « les chevaliers servant dans les armées de Charles VII, Louis XI et Charles VIII, étaient, somme toute, assez rares »². Ainsi, l'exploitation comme motif littéraire de l'écu, emblème d'origine chevaleresque permettant l'identification du chevalier sous son armure, et son attribution à des figures de pouvoir politique et militaire soulèvent la question des valeurs de la chevalerie et de ses incarnations au XV^e siècle. De ce répertoire d'armoiries émergent les noms de César, Hercule, Lancelot et autres figures légendaires.

L'objectif de cette communication sera de montrer en quoi l'épisode des écus se place au service d'une morale courtoise et permet à René d'Anjou d'utiliser, à des fins politiques, des figures auxquelles sont attachés des mythes.

L'espace dans lequel les écus sont mis en scène suggère deux dimensions complémentaires. La noblesse imposante du portail « haut, grant et large a merveilles »³, ses mesures rondes signes de perfection « de la largeur de cent piez a peu pres de long et vingt de large », la pureté de sa pierre d'« alebastre mout blanc » annoncent la noblesse, de rang et de cœur, des hommes venus déposer leurs écus « assez riches, grans et beaulx »⁴. Lieu de mémoire, le cimetière assure la pérennité de ces figures dans la mémoire collective. La structure énumérative et répétitive de l'épisode – mêmes termes introducteurs, même usage de l'alexandrin,

¹ Philippe CONTAMINE, « Points de vue sur la chevalerie en France à la fin du Moyen Âge », *Francia*, 4 (1978), p. 255-285.

² *Idem.*

³ RENÉ D'ANJOU, *Le Livre du Cœur d'amour épris*, éd. et trad. Florence BOUCHET, Paris, Librairie Générale Française, 2003 (coll. Lettres gothiques), p. 212.

⁴ *Idem.*

même schéma d'ensemble⁵ – est un moyen mnémotechnique qui s'inscrit bien dans cette logique.

Le chevalier semble déchiffrer les écus sans obéir à un ordre précis, mais selon l'attrait esthétique, intellectuel ou personnel qu'il leur trouve. Nous proposons de suivre la dynamique de sa lecture et de montrer qu'il existe bel et bien un parcours mémoriel et didactique, mis en exergue par un jeu d'alternance, plus ou moins respectée, de rimes plates et de monorimes dans les inscriptions.

Le parcours proposé s'ouvre avec l'énumération de treize figures légendaires de l'Antiquité païenne, proportion qui exprime l'influence du modèle antique.

Jules César, Auguste César, Néron et Marc Aurèle sont des figures clefs de l'Empire de Rome. Chacun incarne un modèle. Bien qu'il ne l'ait jamais été, Jules César est appelé « l'empereur trespuissant »⁶. Celui qui a conquis la Gaule est la figure du conquérant, dont la bravoure est louée :

Je Julles, dit Cézar, d'exercite ducteur,
Et de la Republique premier apprehendeur,
Puissant et redoubté et preux et conquerant [...] vaillant conqueteur.⁷

Auguste César, réunificateur de l'Empire, est l'exemple du pacificateur : « Tenans jadis les bons en raison et doulceur/Et aussi les mauvais en paix par grant timeur »⁸. La présence de Néron, qualifié de « tresfelon et cruel empereur »⁹, peut surprendre aux côtés des précédents. Dans son édition¹⁰ du *Livre du Cœur*, Florence Bouchet rappelle le portrait d'homme politique et d'amant peu flatteur brossé par Suétone

⁵ Une description de l'écu puis une retranscription de l'inscription qui commence par une démonstration de la puissance de l'homme pour finir par le constat de sa faiblesse face à l'amour.

⁶ René d'Anjou, *op. cit.*, p. 295.

⁷ *Ibid.*, v. 1207 sq.

⁸ *Ibid.*, v. 1221.

⁹ *Ibid.*, p. 298.

¹⁰ *Ibid.*, note 2, p. 299.

dans la *Vie des Douze Césars*. Il est néanmoins un modèle, mais un modèle de tyrannie : « Peu prisant les romains qui vivoient soubz moy,/les cuidant seigneurir par mon cruel desroy »¹¹. Marc Aurèle est quant à lui loué pour sa sagesse : il est « le saige et prudent », « bon philosophe » un « singulier orateur parlant saigement »¹².

Ces figures forment un quatuor. L'écu de César est le premier, viennent ensuite Auguste César « a la main dextre »¹³, Néron « plus bas ung petit que le blazon de Augustes Cezar, joignant dudit Auguste »¹⁴, et Marc Aurèle « ensuyvant toujours en ce meismes ranc »¹⁵. Cette continuité dans l'alignement des écus matérialise la relation généalogique entre ces empereurs, celle des *Douze Césars* de Suétone, dont René respecte le mouvement de filiation. L'appartenance de Jules César au rang des « Neuf Preux », renforce la dimension mythique de ces modèles de vertus militaires et politiques ou de leur contre-exemple avec Néron.

Le regard du chevalier Cœur vient ensuite se poser sur un personnage de l'Ancien Testament qui fait lui aussi partie des « Neuf preux » : le roi David. Son écu est clairement séparé des précédents : « A la bande opposite des blazons dessusdits »¹⁶, indication référentielle qui marque un second temps du parcours. Le « tressaint roi David »¹⁷ apparaît comme un juste équilibre de sagesse et de bravoure :

En puissance et vertu avoye assez renom
Et en batailles euz victoires en maint lieu.
Je fus saiges et prudent et fort amé de Dieu.¹⁸

¹¹ *Ibid.*, v. 1233.

¹² *Ibid.*, p. 300.

¹³ *Ibid.*, p. 296.

¹⁴ *Ibid.*, p. 298.

¹⁵ *Ibid.*, p. 300.

¹⁶ *Ibid.*, p. 302.

¹⁷ *Idem.*

¹⁸ *Idem.*

Sa victoire mythique contre le géant Goliath est bien sûr évoquée.

Une troisième série se compose de huit héros issus de la mythologie et des romans antiques. Le premier est Thésée. Son combat dans le labyrinthe contre le minotaure est évoqué en deux vers, dont l'allitération en [r] suggère la férocité du duel : « Et de mes mains tuaÿ et destruis a oultrance/Le cruel Mynotaure »¹⁹. Ariane, à qui il doit son salut, ainsi que sa sœur Phèdre, son second amour, sont nommées. Il est au Moyen Âge un exemple du chevalier ; Florence Bouchet cite l'*Enfer* de Dante, les *Triumphes* de Pétrarque et les *Contes de Cantorbéry* de Chaucer²⁰.

« A l'opposite du dessusdit escu »²¹ se trouve celui du troyen Énée, dont il n'est dit que peu de choses. Comme l'a démontré Jean-Claude Mühlethaler qui a consacré plusieurs articles à l'élucidation de cette figure au Moyen Âge²², un certain nombre d'éléments principaux sont passés sous silence. Il n'est fait aucune allusion ni à la descente aux Enfers, ni à la trahison d'Énée qui livre sa patrie aux Grecs, ou même à Didon abandonnée sur l'île de Naxos. Nous n'entrerons pas dans l'analyse des différentes traditions qui circulent autour de ce personnage et du couple qu'il forme avec la reine de Carthage. Notre propos est de souligner l'orientation donnée par René au portrait du troyen. En ne citant que Créuse et Lavinie, ces deux épouses légitimes, il est conforme au modèle de l'amant courtois. Mais, en supprimant l'épisode de sa descente aux Enfers, et en évoquant sa gloire

¹⁹ *Ibid.*, p. 307.

²⁰ *Ibid.*, note 1, p. 307.

²¹ *Ibid.*, p. 308.

²² Voir par exemple son récent article « D'Énée à Jehan de Saintré : l'idéal littéraire à l'épreuve de la cour », dans *Contes de Troie et d'Alexandre*, éd. Laurence HARF-LANCNER, Laurence MATHEY-MAILLE et Michelle SZKILNIK, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2006, p. 115-133.

par un vers allusif et vague : « Euz moult renom entre les Troyens »²³, le duc d'Anjou le propose certes comme un modèle, mais un modèle ambigu.

Achille succède à Énée. Glorifié par l'*Illiade* comme l'un des plus grands guerriers grecs de la guerre de Troie, il est un exemple de bravoure :

De prouesse et renom la fame je portay.
J'occis o mes deux mains Ethor et le tuay
Et fis des autres faiz ou bien que m'esprouvay
Ou temps que je regnoye, plusieurs hommes trouvay
Eulx esprouvans a moy, desquels je me vengeay²⁴.

L'antithèse finale « plusieurs hommes/moy » souligne le grand courage et la force du héros. Parmi ces figures emblématiques de la guerre de Troie, on pourrait s'étonner de l'absence de l'écu d'Hector, fils du roi de Troie. René semble préférer glorifier celui qui a terrassé le quatrième des « Neuf preux », ce que suggère la redondance des verbes « occir » et « tuer » du vers 1293.

À côté de l'écu d'Achille se trouve celui d'Hercule, dont René souligne la filiation divine : « de Jove fu filz »²⁵. Il est l'incarnation d'une force légendaire et surhumaine. Cette vertu fonctionne ainsi comme une périphrase : « Hercules suys nommé, le fort et le vaillant »²⁶.

« Ung bien petit bas et plus a la main droite »²⁷, dit le texte, figure Pâris, fils du roi Priam. Dans cette remémoration de la légende de Troie, Pâris a toute sa place. Comme le rappelle René d'Anjou à travers les vers : « Celui qui des déesses le don des vertus eux ; / Moy presentant la pome »²⁸, l'épisode du don de la pomme d'or jetée par Eris, la Discorde, est relié au mythe de Pâris. Il choisit de décerner le

²³ *Ibid.*, v. 1281.

²⁴ *Ibid.*, p. 310.

²⁵ *Ibid.*, v. 1304.

²⁶ *Ibid.*, v. 1303.

²⁷ *Ibid.*, p. 314.

²⁸ *Ibid.*, v. 1318.

fruit d'or à Aphrodite et devient la cause de la guerre de Troie. Pâris est ainsi une figure du jugement.

Troilus, fils de Priam, se présente comme un modèle de bravoure. Gabriel Bianciotto, cité par Florence Bouchet, observe que « pour les poètes français du XIII^e au XV^e siècles, Troilus est un combattant valeureux »²⁹. Le vocabulaire de la vaillance est en effet très présent : « force », « puissant », « maintes vaillance fis », « de faiz d'armes maints »³⁰. L'expression « dont on scet parler »³¹ fait entrer Troilus dans la mémoire collective qui lui confère une dimension mythique.

Diomède et Démophon « roy grec preux et vaillant »³², dont on reconnaît la valeur guerrière, ferment la liste de ces héros de la guerre de Troie. Ce dernier mentionne son amour pour Phillis, mais oublie de rappeler qu'il l'a abandonnée, entraînant la mort de celle-ci par pendaison. Dans le *Roman de la Rose*, rappelle Florence Bouchet³³, il incarne, aux yeux de la Vieille, l'inconstance masculine. A l'image d'Énée, Diomède est une figure exemplaire ambiguë.

Il n'est pas étonnant de trouver ces héros originaires de Grèce et de Troie si bien représentés ; ils sont huit sur les treize figures antiques. L'Antiquité et la récupération de ses héros par les auteurs médiévaux connaît un vif succès, dont témoignent le *Roman d'Eneas* fondé sur la figure d'Énée et le *Roman de Troie* mettant en scène Achille, Troilus et bien d'autres preux chevaliers. L'alternance héros grec/héros troyen, observée également par Jean-Claude Mühlethaler, met en lumière la rivalité entre deux espaces mythiques, la Grèce et Troie, dans l'imaginaire médiéval. Une deuxième remarque s'impose, concernant l'orientation du choix des personnages. Le duc mentionne des figures bien connues de la

²⁹ *Ibid.*, note 1, p. 317.

³⁰ *Ibid.*, v. 1328 sq.

³¹ *Ibid.*, v. 1329.

³² *Ibid.*, v. 1351.

³³ *Ibid.*, note 2, p. 319.

littérature italienne : Thésée dans l'*Enfer* de Dante, les *Triomphes* de Pétrarque, la *Teseida*, Troilus dans le *Filostrato* de Boccace. Il est possible que René, roi de Naples et des Deux-Siciles, essaie d'atteindre, par cette démarche, le public des cours d'Italie. Dans cette même optique, on remarque sa préférence pour des figures mythiques présentes dans des œuvres ayant circulées dans sa cour : la traduction anonyme de la *Teseida* de Boccace et le *Roman de Troyle*, traduction française du *Filostrato* de Boccace effectuée par Louis de Beauvau pour René d'Anjou en 1453-1455.

La liste des personnages légendaires s'achève avec les héros des romans arthuriens et bretons, dont les écus sont regroupés à part, « sur l'un des carrez de ladicte voulte »³⁴. Lancelot du Lac et Tristan sont deux représentants prestigieux des chevaliers de la Table Ronde. Il est naturel que le meilleur chevalier du monde prenne la tête de cette liste. Il est, ainsi que le remarque Florence Bouchet, « le parangon du chevalier courtois au service de l'unique dame de ses pensées, Guenièvre, l'épouse du roi Arthur »³⁵. Ses prouesses de natures diverses sont mentionnées :

J'ay eu mon temps conduit et mené mainte armee
Et pluseurs paveillons conquestay en la pree,
Et a main combatant l'ame du corps oste. ³⁶

Les termes de « vaillance » et de « force » présents dans son portrait, se retrouvent chez Tristan, dont les amours avec Iseut la blonde sont évoquées, et chez Ponthus, fils du roi de Galice et de Sidoine dans le *Roman de Ponthus et Sidoine*. René d'Anjou se garde de mentionner le philtre d'amour partagé par Tristan et la femme du roi Marc sur la nef qui les mène en Cornouailles, orientant ainsi de nouveau le

³⁴ *Ibid.*, p. 320.

³⁵ *Ibid.*, note 2, p. 321.

³⁶ *Ibid.*, v. 1365 sq.

portrait du héros. Quant au Petit Arthur, duc de Bretagne dans le *Petit Artus de Bretagne*, il fait davantage figure de bon souverain de duché que de guerrier ; le vocabulaire lié aux vertus chevaleresques est absent, remplacé par ce vers sur l'exercice de son pouvoir politique : « maint noble vassal menay soubz mon enseigne »³⁷.

Le petit nombre de ces chevaliers peut surprendre. Au début du *Livre du Cœur*, René place son œuvre sous le modèle de la *Queste del saint Graal* ; il énumère même plusieurs chevaliers de la Table Ronde, qualifiés de « chevaliers preuz et hardis » : « Lancelot, Gauvain, Galhaat, Tristan, et aussi Palamèdes »³⁸. Mais seuls Lancelot et Tristan figurent dans l'épisode des écus. Cette pauvreté ne peut s'expliquer par l'absence des écus attribués à ces personnages. Michel Pastoureau affirme que dès le XIII^e siècle « une trentaine de compagnons ou adversaires d'Arthur ont ainsi été pourvus d'armoiries plus ou moins stables »³⁹. Il ajoute qu'« à partir des années 1440-1445 sont compilés en France de nombreux « Armoriaux des chevaliers de la Table Ronde ». Lancelot et Tristan semblent constituer les héros les plus représentatifs de la chevalerie arthurienne, alors que les autres tombent peu à peu dans l'oubli. Les quatre noms dignes d'être retenus, Lancelot, Tristan, Ponthus et le Petit Arthur, fonctionnent par binôme. Sur un même rang, Lancelot et Tristan, dont l'écu est « joignant » de celui du fils du roi Ban de Benoïc ; sur un autre, Ponthus et le Petit Arthur, placés « soubz les deux precedens escuz ». Cette disposition suggère une hiérarchie au sein des chevaliers. Elle sépare les figures mythiques, liées à la conquête du Graal et à sa légende, des figures plus tardives des XIV^e et XV^e siècles créées à partir des modèles arthuriens.

³⁷ *Ibid.*, v. 1400sq.

³⁸ *Ibid.*, p. 92.

³⁹ Michel PASTOUREAU, *Armorial des chevaliers de la Table Ronde*, Paris, Le Léopard d'or, 1983, p. 12.

Ces hommes de pouvoir politique et militaire sont mythiques parce qu'ils possèdent des qualités chevaleresques – la prouesse, la force, le courage, la sagesse –, qui s'expriment dans leurs exploits individuels et leur attitude courtoise. Ces vertus participent à leur renommée, notion tangible dans les inscriptions à travers les termes « renom », « renommée », « los », « honneur ». Dotés de vertus reconnues de tous, ils accèdent à un statut d'exemplarité : exemplarité lisse, exemplarité ambiguë par une orientation volontaire du portrait, ou encore exemplarité inversée, servant de contre-exemple. La strophe carrée d'alexandrins, réservés aux sujets illustres, et la perfection décimale et ternaire des trente écus, viennent renforcer cette thèse. Cette exemplarité leur permet d'entrer dans les mémoires ; les expressions telles « Je suis nommé Tristan, dont chascun scet la vie »⁴⁰ et « Je suys Ponthus nommé, de qui chascun parla »⁴¹ indiquent bien, à travers le pronom indéfini « chascun », leur appartenance à la mémoire collective, dans laquelle s'exprime le mythe.

Mais qu'en est-il des treize écus restants ? Ils appartiennent à Charles VII, Louis d'Orléans, Jean de Berry, Louis de Bourbon, Philippe de Bourgogne⁴², Charles d'Orléans, Charles Ier, René d'Anjou, Louis, dauphin du Viennois, Charles II d'Anjou, Gaston IV de Foix, Louis de Luxembourg et Louis de Beauvau. Ces personnages historiques, dont René reprend les armes avec fidélité, sont les prédécesseurs immédiats et les contemporains de René d'Anjou, qui appartiennent à la généalogie des Valois. René construit ainsi une lecture morale « pour » la cour, mais aussi « de » la cour de France.

⁴⁰ *Ibid.*, v. 1375.

⁴¹ *Ibid.* v. 1387.

⁴² Philippe III le Bon pour Florence Bouchet, *op. cit.*, p. 337 ou Philippe II le Hardi, duc de Bourgogne, selon O. Smithal et E. Winkler.

La mise en scène de ces hommes dans l'œuvre littéraire leur assure une pérennité dans les mémoires et leur place aux côtés des figures légendaires de l'Antiquité et des héros des romans médiévaux les glorifie. Cette stratégie politique permet à René d'Anjou de s'assurer ou de consolider des alliances avec ces membres de l'aristocratie française. Sa position centrale dans la liste des treize contemporains crée d'ailleurs un effet de resserrement de ces personnages autour de sa figure.

Ce sont des membres de sa famille, dont son beau-frère Charles VII, son neveu Louis, dauphin du Viennois et son frère cadet Charles II. Nous trouvons aussi des personnages qui ont joué un rôle politique en faveur de René. Charles de Bourbon, note Florence Bouchet, a « contribué à la délivrance de René »⁴³ en 1436. En hommage, il dédicace son livre à son fils, Jean II de Bourbon, dont on retrouve l'écu sur le portail. Enfin apparaissent des serviteurs de René : son vassal Louis de Luxembourg et l'un de ses écrivains, Louis de Beauvau, sénéchal d'Anjou et de Provence.

Il existe des variantes apportées à ce répertoire dans la tradition manuscrite du *Livre du Cœur*. Florence Bouchet signale que le manuscrit BnF fr 1509 et le manuscrit de Vienne ajoutent le nom de Pierre de Brézé. Ils omettent Charles d'Orléans, Louis XI et Louis de Beauvau. Il est difficile de trouver une hypothèse plausible expliquant l'absence de Charles d'Orléans. Concernant Louis XI, Florence Bouchet souligne que « Lorsque René subit vers la fin de sa vie, la politique cynique et implacable de Louis XI, il se dispensa d'hommage littéraire et supprime ce passage »⁴⁴. La suppression de Louis de Beauvau peut s'expliquer, quant à elle, par la noblesse moins grande de ce personnage au service de René. Les vers octosyllabiques de son inscription vont en ce sens. On remarque que le

⁴³ *Ibid.*, note 1, p. 341.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 345, note 1.

contenu diffère des autres par sa dénonciation de l'inconstance féminine, ce qui le disqualifie peut-être : « Congnoissant estre leur plaisance / Si muant que n'y ay fiance »⁴⁵. René le remplace alors par un personnage plus noble à ses yeux, Pierre de Brézé. Chambellan de Charles VII, sénéchal d'Anjou, du Poitou et de Normandie, il est notamment une figure centrale de la bataille de Formigny qui aboutit à la reconquête de la Normandie. Parmi ces treize personnalités, bon nombre ont pris part, militairement ou politiquement, à la guerre de Cent Ans.

Nous venons de dresser une vue d'ensemble de l'épisode des écus ; il nous reste à analyser la dynamique de ce parcours. René d'Anjou adopte-t-il la logique de la liste des « Neuf preux » ? La liste s'ouvre bien par des païens – Jules César, Auguste César, Néron et Marc Aurèle –, puis un juif – David –, et s'achève sur une série de chrétiens. Mais à David succède Charles VII, identifié par Florence Bouchet à partir des armoiries de son écu, puis les héros païens de la Grèce et de Troie. Bien qu'il reprenne deux figures de preux, David et César, dont il inverse l'ordre chronologique établi par Jacques de Longuyon, il ne reprend pas le schéma de la liste des « Neuf preux ». Lorsque l'on examine la répartition arithmétique des écus, on obtient : treize figures antiques, quatre chevaliers courtois et treize souverains de la cour de France. Cet équilibre qui place au centre la matière arthurienne et ce découpage symétrique témoignent d'une structure recherchée.

Comme le remarque Catherine Jones, l'épisode est sous-tendu par un mouvement d'ensemble chronologique, de l'Antiquité à la fin du Moyen Âge, et géographique, d'Est en Ouest, qui retrace le schéma de la *translatio studii et imperii*. Dans la miniature du manuscrit BnF fr. 24399, l'écu d'Énée, fondateur mythique de Rome, précède celui de César, ce qui rétablit l'ordre de la *translatio*. Nombre de ces figures sont ainsi des figures de pouvoir politique, des combattants, mais aussi des mécènes, qui participent au transfert du savoir et de la culture, tel

⁴⁵ *Ibid.*, v. 1551sq.

Philippe II le Hardi⁴⁶, identifié par Ottokar Smittal et Emil Winkler, ou René d'Anjou lui-même. Plusieurs ont composé des œuvres : Jules César, les *Commentarii de bello gallico*, le stoïcien Marc Aurèle les *Pensées*, David, soixante treize des *Psaumes*, Charles d'Orléans, des poésies lyriques, René d'Anjou, *Le Traité de la forme et devis d'un tournoi*, le *Mortifiement de Vaine Plaisance*, le *Livre du Coeur*, Louis de Beauvau, le *Pas de la Bergère* et le *Roman de Troyle*. L'occupation de la septième place par René d'Anjou, véritablement au cœur de ses treize contemporains, fait peut-être de lui une figure dans laquelle viennent se concrétiser la chevalerie et les lettres⁴⁷. La place centrale des chevaliers Lancelot, Tristan, Ponthus et le Petit Arthur dans l'ensemble de la liste, semble indiquer le rôle majeur des romans courtois dans la propagation de la *translatio*⁴⁸.

La famille de France marque l'aboutissement de la *translatio* : évoquer ce mythe à travers la configuration d'écus sur un portail crée et retrace une filiation. L'aspect héréditaire de l'écu que l'on transmet de père en fils vient appuyer cette généalogie imaginaire. Les grandes figures de Rome, de Grèce, de Troie et de la légende bretonne sont les ancêtres des membres de l'aristocratie française. Cette origine mythique légitime le pouvoir politique de la royauté de France. Dans *Naissance de la nation France*, Colette Beaune désigne David comme ancêtre mythique de la famille royale. Ne serait-ce pas ce que suggère aussi René en faisant succéder Charles VII, encore roi de France en 1457, au roi David ?

⁴⁶ Il « développa un mécénat qui fit de sa cour de Dijon un prestigieux foyer artistique » (Florence BOUCHET, *op. cit.*, note 1, p. 337.)

⁴⁷ Voir Catherine M. JONES, « Blazon and Allegory in the *Livre du Cœur d'amours espris* », dans *Conjunctures, Medieval Studies in Honor of Douglas Kelly*, éd. Keith BUSBY et Norris J. LACY, Amsterdam, Rodopi, 1994, p. 203.

⁴⁸ Voir Chrétien de Troyes dans le prologue du *Cligès* : « Par les livres que nos avons / Les fez des anciens savons / Et del siecle qui fu jadis. / Ce nos ont nostre livre apris, / Que Grece ot de chevalerie / Le premier los et de clergie. / Puis vint chevalerie a Rome / Et de la clergie la some, / Qui ore est an France venue. / Dés doit qu'ele i soit retenue / Et que li leus li abelisse / Tant que ja mes de France n'isse / L'enors qui s'i est arestee. » (éd. Wendelin FOERSTER, v. 27-39)

La relation filiale établie entre les figures mythiques et les Valois propose les premiers comme modèle chevaleresque pour les seconds. Ils incarnent un idéal éthique et politique fantasmé, à la fois temporel, celui du passé, spatial, celui de Rome, de Troie, de la Grèce, de la Bretagne arthurienne, et littéraire, celui du monde de l'imagination. Mais il revient aux contemporains, aux nouvelles incarnations du pouvoir politique et militaire, de questionner l'exemplarité des figures mythiques, ainsi que la leur, car la fin de chaque inscription, faisant apparaître les limites du héros qui perd ses vertus physiques et morales face à l'amour, remet en question la grandeur qui s'est installée en France.

La mise en scène des écus stigmatise les croyances et les aspirations de l'aristocratie en cet idéal, au moment où la chevalerie connaît une certaine décadence. René d'Anjou, décrit bien souvent comme un « homme politique malchanceux », rêve ici de cet idéal, au sens figuré comme au sens propre, puisque *Le Livre du Cœur* est le récit du songe du duc. Le choix de certains puissants est significatif. Louis d'Orléans, Louis de Bourbon, Philippe de Bourgogne, René d'Anjou sont les fondateurs d'Ordres⁴⁹ de chevalerie. Quant à l'inscription de Louis de Luxembourg, elle évoque les jeux et spectacles chevaleresques, dont René d'Anjou est grand amateur⁵⁰, qui reproduisent les faits d'armes légendaires des guerriers mythiques désireux de se surpasser pour l'amour d'une dame :

Loys de Luxembourg, ainsi me fais nommer,
Celui qu'Amours a tant contraint et fait sommer
Par son dart rigoureux que j'en ay plusieurs foiz
Eslevé en maints lieux joustes et grans tournoys,
Mainte lance ay brisee et maint escu fendu,
Et maint heaulme a force entamé et rompu⁵¹.

⁴⁹ Respectivement le Porc épic, l'Écu d'or, la Toison d'Or et le Croissant.

⁵⁰ Citons les tournois de Nancy, Saumur et Tarascon.

⁵¹ René d'Anjou, *op. cit.*, v. 1531 *sq.*